

Défense du patois et du français

Autor(en): **Chappaz, Maurice**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'ami du patois : trimestriel romand**

Band (Jahr): **40 (2013)**

Heft 156

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1045020>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DÉFENSE DU PATOIS ET DU FRANÇAIS

Maurice Chappaz (VS)

Message de l'écrivain Maurice Chappaz à l'occasion de la Rencontre des Patoisants valaisans et valdotains à Villa-Sierre les 1^{er} et 2 octobre 1955

L'homme qui a créé le Valais, qui a inventé les bisses, le paysan pauvre de la montagne (et c'était la montagne partout en Valais, il y a cinquante ans) parlait patois. Nous avons donné de nouvelles mesures et comme de nouvelles dimensions à notre canton. Nous avons embarqué les villages de bois dans le monde moderne. Mais que nous soyons ou non encore paysan aujourd'hui, que nous parlions ou non la vieille langue, nous nous sentons tous les héritiers des gens du Vieux-Pays. Un peu de leur force, un peu de leur foi circule en nous. Or, *il ne faut plus que leur langue nous échappe et s'éteigne* dans quelques dizaines d'années avec les derniers champs de seigle. Nous aurions mal à l'esprit autant que nous avons mal aux dents.

La langue véhicule l'âme d'un peuple. *Le patois renferme un immense passé, toute notre culture populaire.* Il est l'écrin des légendes, des proverbes, des chansons. D'écrivains valaisans, il n'en avait jamais existé, mais des conteurs oui, et toute la race avait le sens de la parole, de la dignité tragique aussi bien que de la farce grossière et vraie. Il faut renouer connaissance. Le patois a gardé l'étincelle spirituelle, le feu sacré des anciens dizains, une violence et une fraîcheur d'Ancien Testament. Vivifions à son contact notre culture, notre compréhension.

Que ne l'on ne redise pas cette sottise : le patois nuit à la langue française. *Le français se meurt d'artifices, de préciosité, de banalité.* Il s'est formé une langue littéraire (écrite) parfois de très haute finesse mais langue de salon qui



Maison de la commune de Savièse à Roumaz, 21 septembre 2007.

Ne pas confondre avec *Mijon dou comoun*, Maison communale, à Saint-Germain. Photo Bretz.

ignore tous les mots techniques, tous les mots de métier ou de campagne et qui est décalée de l'existence quotidienne la plus simple, et puis une langue orale sujette à toutes les déformations imaginables et soumise à une bousculade, à un coudoisement invraisemblable, d'ailleurs heureux en certains cas. Entre la rue et le salon se promènent des chiffons de langue : les journaux, l'article-réclame, le discours-programme, le charabia des fonctionnaires, etc.

Il est temps, je pense, de s'assimiler un peu de sève naturelle, que la servante terrienne soutienne la demoiselle, la citadine... Au piteux français, fédéral par exemple, opposons un français du terroir vigoureux, authentique. Ramuz n'existerait pas sans l'accent paysan. Or, sa langue est de meilleur aloi et sonne mieux encore que celle des professeurs et des puristes. Il faut qu'intervienne le génie du lieu, le patois avec son sens de l'épique, sa flambée d'images, sa formulation vivante de toutes choses. Le patois pousse à l'expression immédiate, charnelle, colorée, il a une saveur et une odeur, une poésie qui est celle du pays même.

Nous apprenons aujourd'hui deux ou trois langues en sus de la nôtre propre ; dédaignerons-nous toujours celle qui est la langue même des rochers et des vignes de notre patrie, qui s'est modelée sur notre tempérament profond, qui reflète la conscience naïve et finaudes des pionniers montagnards ?

Nous sommes arrivés au moment où il est nécessaire d'*élargir et de creuser notre culture*, au moment où nos amis les instituteurs devront peut-être faire des études classiques et où, à l'occasion de ces mêmes études qui comportent cent mille détails d'inégale importance, devront être réservées, à côté du latin, quelques heures en faveur des langues romanes, de notre patois malvenu et de nos traditions populaires parfaitement ignorées.

Les véritables humanités commencent par soi-même.

Vive donc la réunion de Villa !



LA CITATION

[...] « On a prétendu que le patois était incapable d'exprimer des idées s'élevant tant soit peu au-dessus des choses les plus ordinaires. Comme si nos pères n'avaient eu que des idées banales, tandis que nous, grâce au français, formerions tout à coup un peuple de sages ! On peut être philosophe en patois et très vulgaire en français ! »

Louis Gauchat – « Nos patois romands »
publié dans le *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande* (1902).